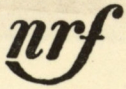
CLAUDE ROY

SOMME TOUTE



GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

à Loleh

— Somme toute, mon cher Watson, dit Sherlock Holmes, nous ne sommes pas tellement plus avancés qu'au début de notre enquête.

Je fis remarquer à Holmes qu'il était parvenu déjà à établir que l'assassin porte une perruque rousse, prise du tabac afghan, a vécu longtemps aux Indes et souffre de crises d'asthme.

— Oui, répondit Sherlock Holmes. Mais le mobile, Watson? Si je trouve le mobile, j'aurai trouvé le criminel!

Arthur Conan Doyle.

Mémoires au sujet de Sherlock Holmes.

I

Moi je / Nous / Tous

I

Il y avait donc bientôt quarante ans que Claude Roy vivait avec Claude Roy.

J'étais arrivé peu à peu à m'entendre presque avec lui. J'y avais mis le temps. Je connaissais maintenant ses manies, ses plaisirs, ses angoisses, ses caprices et lubies. J'en étais arrivé à le connaître comme s'il m'avait fait. Pas assez bien, heureusement, pour m'ennuyer déjà avec lui : il avait plus d'un détour dans son sac de peau, ce fourre-tout. Assez de ressource encore pour me prendre souvent au dépourvu.

Quatre ou cinq fois où il avait fait mine de me fausser compagnie : une explosion un peu secouante de bombe tombée du ciel par malencontre sur le coin de la terre où nous vivions de compagnie, au cours d'une explication un peu rude entre canons et chars (à l'époque où l'Allemand était notre ennemi), ensuite dans une voiture qui s'était, un peu vite, prestement retournée, ou bien au cours d'une pneumonie maligne contractée en jeep, l'air par moins 10°, moi ensuite 41° de fièvre, sur la route qui va d'Aix-la-Chapelle à Strasbourg. Chaque fois ces à-coups un peu brusques de notre commune capacité d'être, ces intermittences de courant, m'avaient, malgré moi, attaché à lui. Sans doute plus que de raison.

Extrait de la publication

Ce qui continuait à m'intéresser chez cet *alter ego*, dont je ne savais plus très bien, à l'usage, s'il portait mon nom ou si je portais le sien, c'était aussi cette réserve d'indignation qu'il conservait encore à un âge où les hommes se sont en général refroidis, résignés et « rangés ».

Il avait eu beau s'obstiner à vivre plus longtemps qu'il n'aurait cru, il continuait à manquer déplorablement de patience. Il en voulait avec excès au temps qui dure autant qu'au temps qui passe.

Son impatience avait des côtés sympathiques. Il y avait son impatience sociale et politique : tout cela à quoi dans la vie il ne s'était pas *fait*. L'abus de pouvoir en général continuait à lui faire monter le sang du cœur à la tête. Or l'abus de pouvoir lui semblait la clef de voûte de la société dans laquelle il vivait. C'était, fondamentalement, l'abus du pouvoir de l'argent. C'était l'abus du pouvoir des aînés sur les plus jeunes, des plus costauds sur les plus faibles, des acheteurs de travail sur les vendeurs de vie, etc. Mais c'était aussi bien le pouvoir de celui qui sait sur celui qu'on a maintenu ignorant, le pouvoir du pauvre type exploité qui abuse « pour se venger » de sa position de force derrière un guichet, etc. Mon colocataire intérieur n'avait jamais pris son parti de ce qui offense, humilie, transforme un homme en *instrument*.

Ce qui était déjà plus dangereux, c'était l'impatience intellectuelle de mon compagnon de carcasse. Les vues et les idées couraient comme des flèches dans son champ magnétique. Il lui arrivait parfois d'établir entre les notions des rapports ingénieux ou justes, de percevoir des corrélations ou des relations quelquefois *éclairantes*. Il lui arrivait aussi, hélas, de comprendre avant d'avoir compris, de sentir avant d'avoir ressenti. Sa pensée, souvent claire et fine, devenait fréquemment brouillonne et brouillée. Les idées en lui se précipitaient, se bousculaient, s'abattaient en désordre. Il jetait alors une ou deux étincelles encore assez vives, bafouillait, rougissait, essayant de masquer sa confusion par ce brio fébrile qui fait croire au brillant. Les inconvénients étaient nombreux, de

Extrait de la publication

ces cavalcades parfois terminées en désastre. Le moindre n'étant pas qu'on puisse parvenir parfois à le faire douter de la justesse de ses vues les plus justes, en le faisant simplement se souvenir de ses erreurs les plus folles. La pire faute n'est pas de préférer douter de soi, et de tout : c'est d'en douter justement quand il ne fallait pas. Il commit fréquemment cette faute.

Mais, des travers qui le traversaient, l'impatience affective est certainement la plus déplorable. Sous sa forme active et sous sa forme négative. Sous sa forme active, c'était, où qu'il aille, le besoin d'être aimé sur-le-champ, dévié en besoin de plaire à tout prix. Il n'avait pas changé autant qu'il aurait fallu depuis l'ère du *moi-je* adolescent. Si on lui résistait, interlocuteurs, femmes, inconnus, il grelottait aussitôt, étouffant un gémissement comique de chien battu, un long ululement risible. Il tentait aussitôt de masquer sa détresse derrière les éclats faux de l'insolence. Il transformait alors l'échec de sa tentative de séduction en « goût aristocratique de déplaire ». Mais dès qu'il avait cru pouvoir donner sa confiance, son amitié, son affection, ou une des variétés de « l'amour », s'il sentait alors un recul, confondant une accalmie avec un retrait, ou s'il était réellement trahi, l'angoisse du *délaissement* remontait. La solitude captive l'envahissait, eau pestilentielle qui monte des douves. Il se retrouvait éternellement de l'autre côté de la porte du lycée, le jour où on l'avait mis en pension. Il était de nouveau brusquement rendu aux nuits de larmes du dortoir, dans les gros draps humides. Cette attitude dénotait un manque évident de maturité. Il aurait alors fait n'importe quoi, trépignant, s'humiliant, frappant, pour reconquérir à l'instant ce qu'il avait perdu, ou croyait avoir perdu, acculé au sentiment de l'*abandon*, au vertige, se cognant aux murailles de la solitude. Il se soupçonnait parfois d'être plutôt un peu trop doué pour le bonheur, et ressentait en général cette bienveillance que donne l'alliage de la curiosité avec l'humeur légère. Mais, se croyant *désaimé* soudain, il voyait à l'improviste se déchaîner en lui, forcené étonné de sa fureur, les démons d'un désespoir

Extrait de la publication

agressif. Il était capable à l'improviste d'affreuses giclées de rage, heureusement vite épuisées, donc désarmées. Soubresauts vraiment fatigants. Il connaissait trop bien ces diables gesticulants. Il se promettait, le calme revenu, de ne plus jamais les laisser le posséder. Mais ils revenaient, périodiquement, quoique à un rythme plus espacé au fur et à mesure qu'il avançait en âge.

J'avais d'autres reproches à faire à Claude Roy. Moins graves. Souvent contradictoires. Par exemple, je lui en voulais d'être devenu d'une part un chat ironique échaudé, toujours pesant le pour des uns et le contre des autres, inactif à la fin par perplexité. Et d'être demeuré d'autre part sentimental, naïf en politique jusqu'à en être souvent jobard, prompt à l'ébullition, mais trop perplexe pour mettre finalement vraiment le feu aux poudres. Il habitait simultanément deux siècles occidentaux dont l'un engendre l'autre, mais qu'il est malcommode de faire cohabiter dans une seule carcasse : le XVIIIe siècle, libertin, libertaire, sarcastique et critique, et 1848, messianique, impatient et romantique.

Ce qui le rendait malgré tout tolérable, ce compagnon de route, ce camarade de joug, c'était sa curiosité sans relâche. Cette façon de chat de n'en avoir jamais fini d'explorer son territoire, de fureter-humer sa planète. Il me ramenait toujours de sa chasse des instants qui éclairaient assez vivement le temps pour permettre que le temps, en passant, soit un peu moins passoire. Il m'avait rapporté de la Chine un assez rare éclair de malice dans l'œil usé de Chou En-lai, et le superbe vol d'un cormoran en piqué sur l'eau du Yang-tseu-Kiang. Il m'avait fait cadeau des couleurs fluorescentes de l'oiseau dans la forêt vierge au-dessus des ruines de Palenque, et du rire d'Octavio Paz quand il vient d'attraper au vol deux idées de couleurs complémentaires. Quand Claude revenait de faire son marché rue de Buci, il ne rapportait pas seulement des légumes, de la viande et du pain, mais des visages vivants qui le gardaient *intéressé* tout le reste de la journée.

Il s'était de moins en moins habitué à la mort. Parce que

Extrait de la publication

probablement la mort s'habituait de plus en plus à lui, au projet de le prendre. Ce qui rend le cœur souvent pesant, et un peu plus serré qu'il ne faudrait pour être à l'aise. L'avantage est qu'on ne s'habitue pas non plus à la vie, et qu'on ne reçoit rien *comme acquis*.

2

A la longue cependant (pas tellement *longue* au regard des années-lumière), je trouvai que Claude Roy exagérait un peu. Être moi, l'accepter, cependant le remettre en question, cela m'avait pris des années. N'être que moi : je me sentais parfois rudement à l'étroit.

C'est que Claude Roy avait une fâcheuse tendance, si on le laissait aller, à *s'installer* de plus en plus. Ce personnage prétendait être le possesseur légitime d'un nom propre et d'un seul. Il se conduisait comme le propriétaire ou le locataire de ma vie, le seul usager de mon moi. Il réclamait le monopole de me représenter, de parler en mon nom, de déclarer des guerres ou de signer des traités de paix. Il était casanier, impérieux. Il s'était installé chez moi comme chez lui. Il prétendait même être ma légitimité.

Quand j'essayai de l'écarter un peu de mon chemin, de le tenir à sa place, d'empêcher mon espace de sentir trop le renfermé, il entreprenait de me faire la leçon. Il le prenait de haut. Il pontifiait même. Il m'expliquait gravement qu'il était mon gouvernement, qu'il assurait ma stabilité, la continuité des pouvoirs. Et autres balivernes.

Si je renâclais, il essayait de me prendre par les sentiments : « Tu n'as que moi au monde. J'ai mes défauts peut-être, mais je suis tout de même ton meilleur ami. Sois honnête : tu as une peur bleue de me perdre. Qu'est-ce que tu ferais sans moi ? » « Je serais un autre, ou rien », répondais-je.

Je m'appliquais néanmoins à garder mes distances. Je

Extrait de la publication

rappelais à C. R. qu'il n'était qu'un locataire sans titre, le précaire occupant d'un banal domicile génétique.

Quand nous arrivâmes ensemble au Québec pour la première fois, j'ouvris l'annuaire du téléphone de Montréal et lui dis : « Tu vois bien. » Je voulais lui faire perdre un peu de sa suffisance.

Roy Claude ComptAgréé 2345 BélangerE.729-5226
Res 5815 Cadillac 256-7116
Roy Claude 1107 Allard Ver 766-8011
Roy Claude 1762 Berne Vimont 669-1829
Roy Claude 5783Bordeaux 271-5455
Roy Claude 1050 Bousquet PtV.....669-6036
Roy Claude 10566 delaRoche 387-4496
Roy Claude 6822 deMonts 767-6128
Roy Claude 12040 deStRéal 331-3897
Roy Claude 6492 desAngevins 353-6767
Roy Claude 4183 desErables 524-3306
Roy Claude 2503Dover JCart 674-1630
Roy Claude 9130 ForbinJanson 351-7648
Roy Claude 3250 GouinE 323-6441
Roy Claude 2009 Hébert LSl.....365-6476
Roy Claude 3200 HenrideSalières 259-6279
Roy Mme Claude 7648 8Av StMchl 722-4753
Roy Claude 4870 Lucerne Pierrefds 684-1793
Roy Claude 3218 Mackay Lfl.....678-0995
Roy Claude 1226 Marquette JCart.....677-7966
Roy Claude 3950 Mousseau 352-4328
Roy Claude 19PinecrestPl D desO 684-7489
Roy Claude 6017 1Av Rsmt 722-5313
Roy Claude 773 Richard Ver.....768-2139
Roy Claude 282 RosedeLima.....933-4681
Roy Claude 9677 Sackville.....389-5270

Roy Claude 1980 StJosephE 527-0772
Roy Claude 1639a StJust 353-1351
Roy Claude 952 StMarguerit 933-2647
Roy Claude 7182 7Av StMchl 376-4725
Roy Claude 2600 Tadoussac Duvrny . .661-9084
Roy Claude 284 Beaucage Ville-Vanier 527-5141
Roy Claude 25 Caror Loret..... ..842-4984
Roy Claude 4-18 Couillard 694-0726
Roy Claude 1308 desGouverneurs Sil.. 683-5559
Roy Claude 5-541 AvdesMariniers Bprt 667-5599
Roy Claude 6401 desMyosotis Orsvl.... 626-9955
Roy Claude 3776 Massue Les-Saules... ..872-3993
Roy Claude 148 Notre-Dame Bchat 822-0904
Roy Claude 15 Odesse St-David 837-2608
Roy Dr Claude 2355 Pérodeau Sil 651-2134
Roy Claude 2-4520 PlLe-Monelier Chsbrg .. 626-6132
Roy Claude RgHétrièreOuest StCharles . . .887-3661
Roy Claude 55-A St-Etienne Lévis..... ..833-3409
Roy Claude 276 St-Jean 523-8722
Roy Claude 3496 ChSt-Louis Ste-Foy 651-3895
Roy Claude 1256 St-Paul AncLoret 872-1998
Roy Claude 157 70RueO Chsbrg 626-2032
Roy Claude 108 Vachon Courvl 661-9498
Roy Claude 3205 Versailles Ste-Foy 653-7082

Mais cette preuve par les dix mille Claude Roy de la contingence du moi ne parvenait pourtant pas à le détacher de lui-même. Il continuait malgré tout à prétendre être le seul authentique Claude Roy. Tous les autres à ses yeux : imposteurs, charlatans. Il enrageait de ma démonstration. Il bouda pendant plusieurs jours. Puis il consentit enfin à m'écouter.

Ce que j'avais à lui dire, il se le disait d'ailleurs à lui-même, depuis longtemps. Sachant les yeux fermés ce qu'il voulait ignorer les yeux ouverts. Aux frontières à douaniers, il est commode d'avoir une pièce d'identité. Mais il est sûrement

Extrait de la publication

malsain, dans la vie sans frontières, de se laisser enfermer dans la pièce confinée d'une identité.

Il lui semblait parfois qu'il n'avait appris, tant d'années, le mode d'emploi de ce composé précaire de sodium, de réflexes, de coups sur la tête, de réseau de nerfs dans une carcasse d'ossements, de mémoire effaçable, de numéros de téléphone et de recettes de survie, qu'afin de pouvoir, étant devenu un moi, désapprendre progressivement à l'être. Il avait eu beau se prendre à son *je*, il était de plus en plus conscient de tout ce qui, en lui, débordait une personne, la pauvre première personne du singulier.

Il n'avait qu'à prêter l'oreille. Il entendait au fond de lui le clapotis de l'eau noire, la profonde et sans jour, l'eau du fond de tous, du fond de tout.

Non pas puits, citerne, douve, mais eau libre et diffuse, pas enclose ni captive. Au fond obscur du moi, le chenal qui ouvre vers le large, le souterrain estuaire qui relie un individu à l'océan premier.

Il entendait l'eau vivante ruisseler en averses sur le toit et dans ses artères, au réveil; dans les gargouillements de son ventre et les ruisseaux du printemps; dans son urine quand il pissait contre un arbre, et dans la mer quand il reposait sur une plage. L'eau lente : dans les moments de paix il s'abandonnait à son calme, à sa houle évidente, à ce bercement d'une barque sur l'eau plane, sur l'étendue liquide à peine remuée par le souffle de l'être. Sensation qu'il n'y a plus de place pour rien d'autre, que nous sommes comblés, non pas au sens où la terre comble un trou, mais dans la plénitude d'une eau douce remplissant une outre de peau poreuse plongée dans une mer salée. « ... *un état*, dit J.-J. Rousseau, *où l'âme trouve une assiette assez solide pour s'y reposer tout entière, où le temps ne fait rien pour elle ; bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir.* »

A d'autres moments (mais c'était la même eau, le même sérum primordial, la même « solution en milieu aqueux » de potassium et de divinités, de sodium et d'extases, de visions

récurrentes et de calcium, de passions éphémères et d'électrolytes), à d'autres moments, il sentait l'eau monter en lui, patiente, inéluctable. Il savait qu'elle allait atteindre sa bouche, l'étouffer, l'ensevelir, le dissoudre dans son noir, fermer inexorablement ses yeux. Il criait au secours, sachant qu'il n'en est pas. Il était l'angoisse du souffle qui se resserre, et qu'envahit l'eau-toute. « *C'est la mort pour les âmes de devenir eau, c'est la mort pour l'eau de devenir terre. De la terre vient l'eau, et de l'eau provient l'âme.* » (Héraclite, fragment 42.)

Dans l'entre-deux, entre les accalmies de l'eau délivrante et l'ascension lente de l'eau noyeuse, il était tout le temps traversé de courants et de souffles, de passages et migrations. Le printemps charriait à travers lui des nuages de plancton, des ondées de pollen, le claquement d'ailes des grands vols d'oies sauvages remontant vers les Suds. Sa peau était giflée par les giboulées gaies, chauffée par le soleil tout neuf; il était hérissé de gaieté; un hérisson cheminait dans son herbe; une taupe malicieuse creusait des galeries amusantes de son omoplate à sa poitrine; un chevreuil tout lustré sautait à saute-personne au-dessus de son épaule; il était interrompu constamment par des sauterelles dans son champ, par un écureuil à petits pas vifs dans ses allées, par une mésange charbonnière dans son œil droit, par des fourmis dans ses jambes, par une loutre qui remontait son artère fémorale. Il était habité de rumeurs, de respirations, de froissements, de faufilements vivants, de semences et de frai. Immergé-émergeant. Son pénis était poisson, truite cherchant sa place dans la nasse heureuse. (Ici le Claude Roy pédant se rappelle que le même hiéroglyphe désigne dans l'écriture sumérienne l'eau et la semence virile, et que la *nagi* de la mythologie indonésienne est nommée « *la princesse à l'odeur de poisson* ».)

Le moi, le pauvre moi, le triste « individu », celui-là pouvait être seul, assoiffé de parole-autre, épave sur un rivage où ne s'inscrit, d'aucun Vendredi, aucun pas. Mais au-delà de lui, englobé par le large, envahi par le tout, encerclé par l'eau vive, l'autre n'avait pas de « problèmes de communication »,

Extrait de la publication

ni d'incompréhension, ni de compartimentation. Il était le *non-séparé.*

Il avait appris avec les années à se sentir enraciné dans le grand tout. Existant-plante, qui s'enfonce dans l'humus, dans l'élément-terre ou l'élément-eau, participe par son bas au non-temps des grands fonds, à la mer primordiale et plénière.

Humain, plante qui se sait éclose, donc promise à déclore. Fanable, putrescible. On la coupera, on la jettera à pourrir.

Reste la liberté de se promettre une lente réconciliation avec la non-durée (ou avec une durée mesurée à un autre rythme que la nôtre). Retourner redormir du sommeil de la terre.

Mais, en attendant de n'avoir plus à attendre, Claude Roy était pourtant pris dans le tissu à fines mailles de la durée.

Plutôt que plante, il se sentait souvent insecte. Pris dans la toile d'araignée du temps (parfois content, parfois maussade), englué dans la trame du cauchemar de l'histoire.

3

De 1954 à 1956, je me soupçonne d'avoir eu fortement envie de m'absenter un peu de moi : je m'évanouissais à tout bout de champ.

C'était un bref vertige, une mauvaise farce des artères. Pas tellement angoissante d'ailleurs. Je flottais un instant, puis je *tournais de l'œil.* Très juste expression. Le temps de m'éclipser de moi-même à l'anglaise, j'avais tourné très vite et provisoirement la page d'exister un peu trop. J'avais tourné les yeux, tourné de l'œil. Puis je revenais à moi. Ce n'était pas rassurant et, en même temps, ce n'était pas désagréable. Ça ressemblait à une douche tiède quand on est fatigué. Je n'aimais pas que ça m'arrive debout dans le métro ou bien au volant, conduisant. Mais la petite absence n'arrivait jamais inopinément. Un vacillement précurseur me prévenait.

Extrait de la publication

Je parais au péril, et me débrouillais pour m'asseoir avant de, furtivement, « perdre connaissance ».

Quelle connaissance avais-je donc envie de perdre?

On disait autrefois des dames qu'elles avaient des *vapeurs*. Je comprenais, tout d'un coup : le mou, le flou, le vide. La *vapeur* soudaine, qui vous escamote.

Mon médecin disait que je manquais de tension. Je me serais trouvé partout plutôt tendu. J'étais plein de ressorts serrés dur. Puis ils lâchaient, sans crier gare.

La chose en caoutchouc garrottée autour du bras, que le docteur gonfle comme un vélo, l'aiguille sur le cadran à chiffres, c'était le thermomètre de la chaudière, qui parle froidement du feu. Ces histoires de tension, d'hypotension me semblaient peu sérieuses.

Ce qui était sûrement sérieux, c'était l'envie que j'avais de m'évader de temps en temps. Je perdais pied, un clin d'œil : plutôt que l'à-coup d'un rouage grippé, je soupçonnais ce goût de l'escapade d'être un choix inconscient. Une espèce de petite mort, parce qu'on a envie justement de vivre. Comme on va dans la pièce à côté se détendre, se remettre. Mon corps me rendait le service de m'escamoter un instant, de me soustraire à la pression trop forte qui régnait en moi. Mon système vasculaire était sous-tendu parce que mon esprit l'était trop.

Je ne m'étais pas réconcilié, depuis mon adolescence, avec le principe fondamental de la société où je vivais : que tout y est à vendre, y compris les hommes.

Quand j'étais petit, ma grand-mère Delaville me racontait la chronique familiale. Il y avait au passage l'arrière-grand-oncle Arsène Jeandau, à qui ses parents avaient *acheté un remplaçant* pour qu'il n'aille pas servir « sous les drapeaux ».

L'idée qu'on ait pu acheter deux barres de caramel, un kilo de pain, trois années de la vie d'un homme, me plongeait dans la surprise. Je n'en suis jamais sorti. L'achat des remplaçants ne se pratique plus avec cette simplicité militaire. A-t-il disparu de nos vies? Sûrement pas.

Extrait de la publication

Dans la bourgeoisie on ne dit plus d'une jeune fille à marier pourvue de parents âgés dont à leur mort elle hériterait : « *Elle a des espérances.* » Mais les classes défavorisées ont toujours des désespérances. Dans la France actuelle, les statistiques officielles constatent qu'un cadre supérieur ou un membre d'une profession libérale âgé de 35 ans peut espérer vivre encore en moyenne 40 ans. Un ouvrier agricole seulement 35 ans, un manœuvre 33 ans. Qui les embauche ne leur achète pas seulement leur travail, mais chaque jour un peu de leur temps de vie.

Qu'un homme suggère à un autre de se substituer à lui dans une épreuve ou une tâche, ou bien à défaut de sa soumission l'y contraigne par la force, je n'ai pas la naïveté de croire que ce soit un phénomène moderne. Dans sa forme la plus extrême le remplacement allait même, aux origines de l'humanité, jusqu'au sacrifice humain. La moindre merveille n'était pas que ce sacrifice ne fût pas toujours obtenu par l'aiguillon de la terreur ou par l'émoussement des narcotiques. Il était souvent assumé avec enthousiasme, dans un acquiescement total de la victime à son immolation. Mais jadis la pratique du remplacement s'accompagnait presque toujours d'un système cohérent de justifications. Posséder un homme n'allait pas *de soi*. L'Antiquité fondait l'appropriation du travail de l'esclave par le maître sur le caractère inné de l'asservi, sur l'*esclavagéité* de naissance de l'esclave. Plus démocrate que Platon quand il s'agit de l'organisation de la cité entre les citoyens, Aristote ne l'était pas davantage ici. La chasse aux bêtes fauves et la chasse aux esclaves étaient provoquées à ses yeux par l'impertinence de ceux « *qui, nés pour obéir, refusent de se soumettre* ». Plus tard, à la justification biologique le christianisme substitue la caution théologique. Mais jusque sous la monarchie dite « absolue », la propriété de l'homme par l'homme n'était jamais absolue : elle était soumise au seul absolu concevable alors, la volonté divine. Bossuet : « *Le Saint-Esprit ordonne aux esclaves, par la bouche de saint Paul, de demeurer en leur état et n'oblige point les maîtres à les affranchir.* » Le servage

Extrait de la publication

féodal lui-même ne s'était pas présenté comme un décret promulgué par le fort au détriment du plus faible, comme un acte de volonté nue. Il affirmait reposer sur un *contrat*, c'est-à-dire un accord réciproque et équitable : le serf avait donné sa terre au seigneur en échange de la protection que lui assurerait celui-ci. Ou bien il l'avait reçue du maître en échange de son travail.

Mais dans la période de l'histoire où j'étais survenu, l'achat des remplaçants dans tous les domaines de la vie et la pratique du salariat n'avaient plus besoin de justifications. Cela allait de soi. Cela n'était questionné par quasiment personne. Pour la première fois dans l'histoire, l'appropriation d'une vie, ou d'un moment de vie, par une autre ne prétendait même plus se fonder sur une supériorité, si fantasmatique fût-elle. Il n'était désormais plus nécessaire d'arguer de la supériorité militaire — et donc « morale » — du vainqueur sur le vaincu, ni de la supériorité de « l'intelligent » sur l'inférieur, du citoyen sur l'étranger, ni de la soi-disant volonté de Dieu, ni d'un contrat originel indéfiniment reconduit. L'achat d'autrui était devenu un achat pur et simple : j'ai de l'argent, j'achète ton temps, j'achète ta vie.

On avait beau tourner et retourner dans tous les sens ce principe de l'achat des hommes, pierre angulaire de la vie des sociétés de cette période, il devint cependant de plus en plus difficile de le faire admettre, surtout à ceux qui se trouvaient contraints à devenir les vendeurs d'eux-mêmes. (Les acheteurs d'hommes, eux, parvenaient à se faire une raison, à défaut d'en trouver au système.) On avait hasardé, sans trop de conviction, un certain nombre d'explications. On avait suggéré que puisqu'il y avait d'un côté quelqu'un qui donnait de l'argent, et de l'autre quelqu'un qui donnait de la durée, des forces et du travail, il y avait donc *contrepartie*. Qu'il s'agissait en conséquence d'un *échange*. Et qu'un échange implique forcément une réciprocité des avantages, une équivalence des prestations; sinon un des partenaires n'y consentirait pas. Mais y consentait-il? Il m'apparaissait qu'il y était en général

Extrait de la publication

Extrait de la publication

CLAUDE ROY

Somme toute

A chaque nouveau volume de son autobiographie, Claude Roy invente une nouvelle façon d'écrire ses Mémoires. Après le kaléidoscope (un peu psychanalytique) de *Moi Je*, après l'allégresse stendhalienne de la découverte du monde dans *Nous*, voici *Somme toute* qui est vraiment une *somme* et aussi un festival de *toute* la littérature, des mille et une manières d'écrire et de chanter l'heur et le malheur du monde. Chronique d'un témoin, confession, journal, analyses, documents, portraits, poèmes en prose (et en vers), réflexions et maximes, *Somme toute* utilise tous les genres pour exprimer toutes les facettes de la vie. On voit ici l'auteur courir le monde, devenir père. Des amis meurent, des amours aussi, d'autres naissent. Tandis que le monde change, pas toujours en bien, et qu'il est difficile de se faire une raison des horreurs que l'humanité se plaît à réinventer, jour après jour.

Souvent, avec Claude Roy, nous serons heureux de nous attarder en compagnie d'un passant, inconnu ou célèbre : Gérard Philipe, plusieurs Indiens Chamulas, une vieille dame charentaise, Nazim Hikmet, François Mauriac, un Algérien en prison, Jean Vilar, André Breton...

Dans cette trilogie, un homme se tire au clair, ce qui n'est pas facile. Par la même occasion, il éclaire une époque, un moment de l'Histoire, et l'histoire d'un passager de celle-ci, du « métier de vivre ».

Claude Roy, né en 1915 à Paris, poète, romancier, essayiste, reporter, a écrit lui-même l'histoire de sa vie dans *Moi Je*, *Nous* et *Somme toute*.

nrf

76-IV

Extrait de la publication